Association générale des étudiants de Paris

Les étudiants de la victoire

Paris

1919

97-84156-10
MASTER NEGATIVE #

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES
PRESERVATION DIVISION

BIBLIOGRAPHIC MICROFORM TARGET

ORIGINAL MATERIAL AS FILMED - EXISTING BIBLIOGRAPHIC RECORD

Association générale des étudiants de Paris.
Les étudiants de la victoire ... manifestation donée le 26 janvier 1919 par l'Association générale des étudiants sous les auspices du Comité "L'effort de la France et de ses alliés" ... Paris, Bloud, 1919.
30 p., 1 l. 22cm ("L'hommage français" ... Publications du Comité "L'effort de la France et de ses alliés." 11)

ONLY ED.

TECHNICAL MICROFORM DATA

FILM SIZE: 35mm REDUCTION RATIO: 10:1 IMAGE PLACEMENT: IA (IIA) IB IIB

DATE FILMED: 8/7/97 INITIALS: TLM

TRACKING # : MSH 26399

FILMED BY PRESERVATION RESOURCES, BETHLEHEM, PA.

BIBLIOGRAPHIC IRREGULARITIES

MAIN ENTRY: Association générale des étudiants de Paris

Les étudiants de la victoire

Bibliographic Irregularities in the Original Document:

List all volumes and pages affected; include name of institution if filming borrowed text.

_____ Page(s) missing/not available: _____

_____ Volume(s) missing/not available: _____

X Illegible and/or damaged page(s): front cover

_____ Page(s) or volume(s) misnumbered: _____

_____ Bound out of sequence: _____

_____ Page(s) or volume(s) filmed from copy borrowed from: _____

_____ Other: _____

_____ Inserted material: _____

TRACKING#: MSH26399

" L'HOMMAGE FRANÇAIS "

LES

Étudiants de la Victoir



PUBLICATIONS DU COMITÉ
" L'EFFORT DE LA FRANCE
ET DE SES ALLIÉS "



BLOUD & GAY, *Éditeurs*
PARIS-BARCELONE

LES
Étudiants de la Victoire



EN PRÉSENCE
de M. RAYMOND POINCARÉ
Président de la République

MANIFESTATION
donnée le 26 Janvier 1919
par l'Association Générale des Étudiants
sous les auspices du Comité
" L'Effort de la France et de ses Alliés "
sous la Présidence de M. PAUL DESCHANEL
Président de la Chambre des Députés

GRAND AMPHITHÉATRE DE LA SORBONNE

BLOUD & GAY
ÉDITEURS
PARIS
3, Rue Garancière
BARCELONE
Calle del Bruch, 35
1919

June 9, 1920 AET

Discours de M. DESCHANEL

MONSIEUR LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE,
MONSIEUR LE PRÉSIDENT DU SÉNAT,
MES CHERS AMIS,

Quand le président de l'Association des étudiants est venu m'inviter, il m'a dit : « Ne craignez pas d'aborder devant nous les sujets les plus brûlants : questions sociale, religieuse, constitutionnelle, scolaire, économique, diplomatique; c'est cela qu'à cette heure nous attendons de vous. » Seulement, il ne m'avait pas dit qu'il y aurait quatre orateurs, et quels orateurs! Me voici bien embarrassé! Je ne puis que marquer quelques points, noter quelques faits, vous laissant le soin d'en tirer les conséquences. Vous vous apercevrez d'ailleurs assez vite que je parle librement, en mon nom personnel, en ami, si vous me permettez de le dire, et que mon langage n'a rien d'officiel.

La question sociale? Si vous m'en croyez, faisons, à l'égard du prolétariat, une politique de confiance, d'amitié fraternelle. Le mot *démocratie* n'aurait aucun sens, s'il ne signifiait l'amélioration constante du sort de ceux qui portent le poids le plus lourd et qui n'ont que leurs bras pour vivre. Pour cela, il faut se voir, se connaître; dans notre pays, les diverses catégories sociales et les diverses professions ne se pénètrent pas assez; nous vivons trop en vases clos. Surtout, il faut éviter les malentendus. Exemples :

Avant la guerre de 1914, comme avant la guerre de 1870, comme avant la guerre de 1792, — car l'histoire recommence toujours, — certains hommes paraissaient croire que, pour maintenir la paix, il suffisait de désarmer; parce qu'ils détestaient la guerre, ils s'attaquaient aux institutions, à l'esprit militaire. Nous qui voyions venir l'orage, nous nous préoccupions de leurs campagnes et, certes, notre souci n'avait rien que de légitime. Or, à la déclaration de guerre, personne n'a hésité sur le devoir; nous ne devrons jamais oublier cela. Non qu'il faille en faire aux ouvriers un mérite particulier; ils ne le souffri-

raient pas; ils n'accepteraient pas, pour avoir fait leur devoir comme les autres, d'être loués autrement que les autres; mais ce que je veux dire, c'est que l'agression sauvage de la social-démocratie allemande a balayé en une heure les sophismes que nous nous étions efforcés de combattre.

Autres exemples :

Certains théoriciens — qui écrivaient, d'ailleurs, avec d'autres Sociétés que la nôtre sous les yeux — avaient dit : « Les riches deviennent toujours plus riches, les pauvres toujours plus pauvres. » C'est faux; c'est manifestement contraire à l'évolution économique, surtout en France, où le Code civil hache le sol. Des socialistes allemands, tels que Bernstein, l'ont eux-mêmes reconnu.

Certains théoriciens avaient dit : « En cas de guerre, la lutte des classes coupera l'Europe en tranches horizontales; la démocratie socialiste allemande mettra la crosse en l'air. » C'est le contraire qui s'est produit : toute l'Allemagne a voté les crédits de guerre, égorgé la Belgique et envahi la France; l'Europe s'est coupée en tranches verticales, les passions nationales ont tout emporté. Ce sont là des faits que nul ne peut contester, qui éclairent toute notre vie et dont il est impossible de ne pas tenir compte.

Une fois délivrés de ces erreurs, nous pourrons nous donner tout entiers aux problèmes vitaux qui nous pressent et où la France est fort en retard : assurances contre la maladie et l'invalidité, assurances vieillesse, accession de plus en plus large et de plus en plus facile des travailleurs au capital, à la propriété et à l'épargne, organisation des associations professionnelles, organisation du crédit, etc.; en un mot, substituer aux mirages décevants les réalités pratiques et fécondes.

La question religieuse? Il y aura toujours en ce monde des âmes de foi et des âmes de doute. Il y aura toujours des esprits qui s'arrêteront à l'incompréhensible et d'autres esprits pour lesquels la raison ne remplit pas tout le domaine de l'intelligence pour lesquels l'intelligence comprend aussi l'intuition, l'imagination, la foi. Vous ne supprimerez ni les uns ni les autres : autant vouloir changer le cours des saisons. Il y a la France de saint Vincent de Paul, de Pascal, de Bossuet, de Pasteur, et il y a la France de Rabelais, de Montaigne, de Descartes, de Voltaire. Au fond, elles poursuivent, par des voies différentes, le même idéal : la justice. On l'a bien vu pendant la guerre, dans la com-

munion des tranchées, du péril et de la mort. D'où vient donc que, pendant des siècles, à travers toute notre histoire, une longue lutte s'est poursuivie entre le pouvoir civil et l'autorité religieuse : pragmatiques sanctions, libertés de l'église gallicane, concordats, séparation? Une des principales difficultés vient de ce que, à la différence des Etats où le gouvernement de l'Eglise coïncide avec celui de la nation (Eglise anglicane, Eglise orthodoxe), et à la différence des Etats où des Eglises nombreuses se font équilibre, comme aux Etats-Unis, en France, les limites du gouvernement national ne coïncident pas avec celles de l'autorité spirituelle, qui siège au dehors : de là, aux confins des deux domaines, des points sensibles, des frottements, des heurts. Ces difficultés, l'art de la politique consiste à les aplanir. Mais, ici encore, que de malentendus! Ainsi, pour certains esprits, le mot *laïcité* signifie destruction des croyances; en aucune façon : la laïcité n'est et ne doit être autre chose que la réserve d'un Etat incompétent pour entrer dans un domaine qui n'est point le sien. De même, pour certains esprits, *séparation* signifie rupture, isolement, état de guerre. Or, qu'on le veuille ou non, l'Etat et l'Eglise se rencontrent toujours nécessairement en plusieurs domaines et au dedans et au dehors. Concevriez-vous l'état de guerre, par exemple, en Alsace-Lorraine ou dans les provinces rhénanes, ou dans l'Europe centrale, ou en Orient? Pour y faire de bonne politique, il ne s'agit pas de savoir ce que nous pensons, nous; il s'agit de savoir ce qu'on pense là-bas.

Je ne saurais assez le répéter, il faudrait rayer de notre vocabulaire ces vieux mots, faits pour de vieilles idées : intolérance, tolérance. Eh quoi! avons-nous donc à nous tolérer, à nous souffrir les uns les autres, à souffrir les uns des autres? Non, ce n'est pas tolérance qu'il faut dire, — et si je n'employe pas le mot liberté, c'est qu'il prend des sens trop différents suivant les lèvres par où il passe, — ce n'est pas tolérance qu'il faut dire, c'est respect. Si, de part et d'autre, le respect est sincère, sans arrière-pensée, nous aurons beaucoup fait déjà pour la paix sociale et pour la grandeur du pays.

La question constitutionnelle? Ah! ici, je ne pourrais dire toute ma pensée sans sortir du cadre de cette réunion et sans risquer de manquer au premier devoir de ma charge; je constate seulement trois faits, indiscutables.

Le premier est celui-ci : la Constitution actuelle, la Cons-

titution de 1875 a duré plus que toutes nos Constitutions antérieures depuis la Révolution française. Elle a résisté au plus grand drame de tous les siècles. Ce qui paraissait être sa faiblesse a fait sa force : elle a duré parce qu'elle a été une transaction entre monarchistes constitutionnels déçus et républicains résignés, comme la Constitution des Etats-Unis, en un autre genre, a duré parce qu'elle a été un compromis entre fédéralistes et unitaires.

Deuxième fait. Depuis 1875, en quarante-quatre ans, la France a eu cinquante-neuf ministères. Dans le même temps, l'Angleterre en a eu treize. Que cela ne puisse pas, que cela ne doive pas durer, c'est sur quoi, je pense, nous serons tous d'accord. Et, pour que cela ne dure pas, nous aurons à déterminer avec précision dans quelle mesure il faut attribuer ces crises à la Constitution elle-même, et dans quelle mesure il faut en accuser les entorses données à la Constitution (comme, par exemple, au 16 mai). Nous aurons à rechercher avec précision par quels moyens, en marquant mieux la séparation des pouvoirs, nous pourrons remédier à cette instabilité qui engendre l'incompétence et qui serait funeste à toute entreprise humaine.

Troisième fait. Ces cinquante-neuf ministères ont été presque tous renversés par une coalition des deux partis extrêmes. Ces crises répétées ont certainement profité à l'un des deux. Ont-elles également profité à l'autre? Je lui laisse à lui-même le soin de répondre. Et de cette réponse, les conséquences, encore, seront incalculables. Il me semble que nous sommes arrivés à une heure où tous les partis, à moins d'être animés d'un fol orgueil, ont à faire un examen de conscience et à rectifier leur tir.

L'enseignement? C'est la France qui, dans les sciences comme dans les lettres, a été la grande initiatrice : au dix-septième siècle, Descartes et Pascal; au dix huitième, Lavoisier; au dix-neuvième, Pasteur. Mais nous nous sommes laissé trop souvent dépouiller de nos découvertes; nous n'avons pas su faire notre propagande. L'Allemagne nous a devancés pour l'organisation universitaire, industrielle, commerciale. Profitons de ses leçons, perfectionnons nos méthodes.

L'Allemagne enseigne l'histoire au gré de la raison d'Etat, Nous, savons-nous assez nous servir des armes que la vérité historique nous donne? Combien d'élèves dans nos écoles savent bien, par exemple, l'histoire de la frontière? Combien savent que, après le traité de Verdun, qui avait mis l'Alsace non en Allemagne, comme l'enseignent les Allemands, mais dans un Etat intermédiaire, il fallut, aux neuvième et dixième siècles, la triple félonie d'un roi alémanique, puis cent cinquante ans de guerres et d'invasions, jusqu'à Reims, jusqu'à Orléans, pour faire tomber enfin l'Alsace, qui toujours s'était battue à nos côtés, sous la suzeraineté lointaine de Vienne? Combien savent que, au dix-septième siècle, lorsque les villes alsaciennes, piétinées, ravagées par toutes les armées, sollicitèrent la protection de la France, Richelieu, d'ordinaire si mesuré, commença par se fâcher, refusant leurs offres? Que ce refus n'ait été qu'un incident, un épisode, hors de sa ligne générale, soit! Mais quelle plaisante réplique aux Allemands, qui prétendent que nous leur avons arraché ces contrées de vive force!

Disons-le : à certaines heures, sur certains points, les Universités françaises s'étaient laissé trop pénétrer par les thèses des Universités germaniques; il est temps de réagir et de donner à nos enfants, depuis l'école primaire jusqu'aux Universités, un enseignement, non pas chauvin, mais nettement national.

La question économique? — L'Allemagne, en nous payant la rançon qu'elle nous doit, va nous aider à équilibrer nos budgets. Allons-nous profiter de la victoire pour accroître et ordonner notre production nationale? Allons-nous profiter de nos alliances pour le change, le fret, la répartition des matières premières? Nos industriels, nos commerçants montreront-ils plus de hardiesse? Changerons-nous, après la guerre, nos méthodes économiques comme nous avons changé, pendant la guerre, nos méthodes militaires? Allons-nous utiliser enfin notre situation géographique unique au monde? Allons-nous, par une politique avisée et large, empêcher Anvers de retomber aux mains des Allemands et lui donner pour hinterland l'Alsace-Lorraine? Allons-nous, par un système de chemins de fer et de canaux intelligemment conçu, faire converger le commerce de l Europe centrale vers nos ports de l'Atlantique, qui devraient être comme autant d'antennes vers les deux Amériques? Allons-nous, renouant notre tradition nationale en Orient, accomplir le double grand dessein de tous nos grands rois, de tous nos grands ministres : le Rhin et la Méditerranée?

La question diplomatique, le problème de la paix? D'abord, une bonne, une solide frontière, n'est-ce pas? Nos soldats l'ont bien gagnée! Nous ne pouvons pas continuer à être envahis quatre ou cinq fois par siècle. S'il est

bien de repousser l'invasion, il est mieux de l'empêcher. Tant que les Allemands tiendront l'accès de nos routes d'invasion, tant qu'ils pourront accumuler de ce côté-ci du Rhin les moyens d'agression, le monde ne sera pas tranquille.

Puis, des garanties internationales. Nos alliances doivent survivre à la guerre, elles ne seront pas moins fécondes pendant la paix. Les trente Etats qui ont rompu avec l'Allemagne sont le noyau tout formé d'une organisation nouvelle du monde. Si cette organisation avait existé en 1914, l'Allemagne n'eût pas égorgé la Belgique. Donc, une Ligue des peuples pacifiques, armée de fortes sanctions, voilà la première œuvre à accomplir. De généreux esprits souhaitent que cette Société des nations englobe tous les peuples. Ceci ne dépend pas de nous, ceci dépend de l'Allemagne. Que sera-t-elle demain? Ce n'est pas de notre faute si, aux Conférences de La Haye, elle a toujours combattu les propositions de M. Léon Bourgeois et de nos plénipotentiaires. Ce qui est certain, c'est que l'effroyable bouleversement d'où nous sortons doit être suivi d'une étape vers une civilisation plus haute ; et, là encore, ce sera la gloire de la France d'avoir, la première, montré le chemin. L'avenir, n'en doutez pas, est à la justice. Travaillons de toutes nos forces à en hâter l'avènement. De cette grande œuvre d'humanité et de droit nous pouvons dire ce que Cicéron disait de la politique elle-même : « C'est le premier devoir de la vie, la plus haute marque de la vertu, le plus magnifique emploi de la sagesse. »

Enfin, — et c'est mon dernier mot, — pour faire tout cela, il faut vivre. Or, si nous continuons de restreindre volontairement notre natalité, et de nous laisser décimer par l'alcoolisme, la tuberculose et autres fléaux, dans cinquante ans l'Allemagne aura plus de 120 millions d'habitants et la France à peine 40 : un contre trois. Donc, sans un énergique effort sur nous-mêmes, nous sommes perdus. Vous qui êtes les heureux, vous devez donner l'exemple. Permettez-nous de vous enrôler dans notre grande Croisade, la première de toutes, la Croisade pour la vie !

Mais je dois m'arrêter. Nous pourrons reprendre cet entretien quand vous le voudrez. Au revoir ! Comptez sur nous ! Et merci de votre confiance et de votre amitié. »

Après M. Deschanel, M. Duramé, président de l'Association générale des étudiants, a pris la parole pour dire son plaisir et sa fierté de voir une assemblée si nombreuse

honorer les jeunes gens de Paris, ceux qui sont tombés comme ceux qui reviennent victorieux.

M. Edmond Haraucourt a salué les étudiants et l'avenir qui est à eux, comme la gloire qu'ils ont gagnée; mais avec malice et avec une bonne humeur charmante ; s'adressant à ces jeunes gens de Paris, qui en sont à la fois la joie et l'espérance, il leur a finement montré que l'avenir était toujours très près du passé et devait, avec attendrissement, s'inspirer de lui pour perpétuer ce qu'il y a de meilleur dans notre race et dans l'âme française : le sens de la mesure. Jamais, a dit M. Haraucourt, la mesure ne fut plus nécessaire, elle sera l'arme essentielle des hommes de demain, qui sont les étudiants d'aujourd'hui.

M. le bâtonnier Henri-Robert, avec sa haute éloquence, a montré aux étudiants quel devait être leur double devoir de demain : se souvenir d'abord de leurs incomparables aînés, mériter ensuite cet héritage superbe, en étant eux mêmes des énergiques, des ambitieux et des hommes toujours prêts à faire la France plus grande dans le monde.

Il a terminé son discours par ces mots :

« Vous êtes la France de demain : celle de la Victoire. C'est pour vous que vos aînés sont tombés en héros sur le sol sacré de la patrie. Sachez vous montrer dignes d'un si grand sacrifice. Gardez-en la fierté au fond de votre cœur. C'est sur vous que rejaillit la gloire de nos chers disparus. Etudiants de Paris ! vous êtes les héritiers de ces héros ! Soyez-en les continuateurs. De vous il dépend que leur œuvre soit féconde. Debout, les vainqueurs ! Marchez la tête haute ! Et sachez maintenir, à travers le monde, intacte, éclatante et pure, la gloire ravivée de la France immortelle ! »

Le vice-recteur de l'Académie de Paris, M. Lucien Poincaré, a pris enfin la parole pour indiquer aux étudiants la tâche à la fois lourde et noble qui incomberait à ceux qui entreront dans l'enseignement; il faudra, aussi bien pour les professeurs que pour ceux qui sont enseignés, réduire le temps du travail et mettre les bouchées doubles pour réparer le temps perdu pendant la guerre.

M. Lafferre, ministre de l'instruction publique, a remercié les orateurs.

La musique de la Garde républicaine a prêté son concours. Mme Germaine Lubin, de l'Opéra ; Mme Marie Leconte et M. Léon Bernard, sociétaires de la Comédie Française, se sont fait entendre et applaudir.

Discours de M. Maurice DURAMÉ

Président de l'Association Générale des Étudiants de Paris.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE,
MESDAMES, MESSIEURS,
MES CHERS CAMARADES,

Je tiens tout d'abord, au nom de l'Association Générale des Etudiants de Paris dont je suis le Président, à adresser mes vifs remerciements aux éminents orateurs qui ont bien voulu célébrer les Etudiants de la Victoire : à M. le Président Paul Deschanel, dont vous connaissez le beau talent oratoire et la grande autorité, auprès de qui nous avons toujours trouvé un chaleureux accueil ; à M. Lafferre, le ministre de l'Instruction publique, notre ministre, qui a en ce moment la délicate fonction de concilier les intérêts de la Défense nationale et ceux des étudiants aux armées ; à M. le Vice-Recteur, Lucien Poincaré, qui vit en quelque sorte au milieu de nous et dont nous connaissons l'active bienveillance ; à M. le bâtonnier Henri-Robert qui sait envelopper sa pensée d'un grand charme et dont l'éloquence pressante s'est si fréquemment mise au service du patriotisme et de la charité ; à M. Edmond Haraucourt, notre voisin du Musée de Cluny, qui représente ici les arts et les lettres, poète et romancier puissant, riche de substance, que vous avez lu et admiré et qui est toujours prêt à donner aux jeunes les paroles d'encouragement et d'espoir.

Je m'en voudrais d'oublier le Comité de l'Effort de la France et de ses Alliés et son sympathique et très distingué secrétaire général Paul Labbé qui a été pour nous dans l'organisation de cette manifestation un collaborateur et un guide des plus précieux.

C'est pour moi, maintenant, un agréable devoir que d'assurer M. le Président de la République, qui a bien voulu nous honorer de sa présence, de nos sentiments de sympathie respectueuse. Vous avez toujours bien voulu vous considérer, Monsieur le Président, comme un ami de l'Association Générale des Etudiants de Paris : au mois de juin 1914,

quelques semaines avant la guerre, vous présidiez notre banquet annuel et vous prononciez un discours, plein d'avertissement, que nous n'avons point oublié : la guerre finie, vous consentez à distraire quelques moments d'une vie déjà si remplie pour venir parmi nous lors de notre première grande manifestation. Nous savons, Monsieur le Président, qu'au cours de ces années tragiques, vous avez tenu dignement et fermement les destinées de la France et que, grâce à votre clairvoyance d'homme d'Etat, vous avez distingué les chefs qui devaient nous conduire à la Victoire. Nous sommes très flattés, Monsieur le Président, de vous voir au premier rang de ce vaste auditoire et cette haute bienveillance nous inspire une immense gratitude.

MESSIEURS,

La victoire fut difficile ; les étudiants, comme les autres Français, y ont largement contribué. Vous n'ignorez pas que, tant sur les champs de bataille, que dans les laboratoires ou dans les missions à l'étranger, les étudiants ont noblement et utilement rempli leur tâche. Hélas ! elles sont bien longues, quoique fort incomplètes, les listes apposées sur les murs des Facultés ou de notre maison et où l'on a inscrit les noms de ceux qui sont tombés. Nous envoyons à ces martyrs nos hommages douloureux et reconnaissants et nous songeons avec une émotion poignante que c'est leur sacrifice qui nous permet de vivre ce jour de gloire et de délivrance.

Si les étudiants, abandonnant leur bibliothèque, ont couru à la frontière, c'est qu'ils ont senti plus que d'autres peut-être que la France était menacée dans sa vie profonde et essentielle : beaucoup d'entre eux étaient allés en Allemagne et avaient fréquenté ses Universités ; ils savaient que nos ennemis formaient le projet, sous l'étrange prétexte de la régénérer, d'anéantir la civilisation française et d'imposer leur culture ; ils n'ignoraient pas que derrière les soldats allemands, il n'y avait pas seulement des contremaîtres et des voyageurs de commerce, mais des professeurs et des étudiants qui voulaient introduire dans les lettres, dans les arts, dans les sciences les méthodes sérieuses et objectives que notre incurable légèreté, disaient ces bons apôtres, nous rendait absolument incapables d'appliquer.

En résistant à l'envahisseur, les étudiants accomplissaient la plus haute besogne intellectuelle ; ils montaient la garde

autour de la civilisation française et préservaient de la souillure une des plus belles créations de l'esprit humain, dont la disparition pourrait faire la nuit dans le monde. Grâce à nos soldats, l'aspect moral de la France, son architecture intellectuelle furent sauvés.

Intacte, la culture française pourra de nouveau rayonner à travers le monde et exercer son prestige fameux d'autrefois. Mais, pour arriver à ce but, il faut lui en donner les moyens. Nous touchons là, Messieurs, à bien des graves problèmes de l'heure présente. Pendant que les étudiants défendaient notre patrimoine intellectuel, ils n'avaient pas le loisir de l'acquérir pour leur propre compte ; plus la guerre durait, plus ils perdaient, en même temps que l'habitude du travail, le goût des choses de l'esprit. Maintenant que l'armistice est conclu, ils se demandent avec inquiétude quand ils pourront reprendre le cours de leurs études. Leur interruption, à mesure qu'elle se prolonge, leur crée de vives appréhensions: si l'on tarde trop à les renvoyer à leur bibliothèque, à leur salle de travail, je crains que beaucoup d'entre eux n'abandonnent les Facultés et ne se tournent vers des carrières plus immédiatement lucratives, dont l'exercice n'exige pas, comme celle de professeur, d'ingénieur, de magistrat, une préparation intellectuelle longue et délicate.

Je me permets de me tourner vers les hautes autorités compétentes qui sont à mes côtés et je leur jette le cri d'alarme. Nous risquons en France de n'avoir plus d'étudiants pendant les années à venir. Cette élite dont notre pays était si fier et qu'on retrouve aux moments tragiques, disparaîtra.

Je suis persuadé que les pouvoirs publics voudront bien écouter la requête que je leur présente au nom de milliers de camarades. C'est la réserve intellectuelle de la France, celle sur laquelle on compte pour préparer un renouveau digne de la victoire et du prix qu'elle nous a coûté. Oui, l'on peut faire confiance aux étudiants. On me permettra un exemple: les étudiants en médecine, récemment revenus des armées grâce à la bienveillance de M. le Sous-Secrétaire d'Etat au service de Santé militaire, au lieu de se livrer à la joie d'une liberté même relative, enfin retrouvée, font preuve dans les amphithéâtres, dans les hôpitaux, d'une gravité, d'un sérieux, d'une application que leurs maîtres ont certainement remarqués; ils ont un vif désir de rattraper le temps perdu. Ayant supporté beaucoup de souffrances et

de désillusions, ils désirent travailler, tout simplement.

Utilisons, Messieurs, ces bonnes volontés. Plus que jamais, l'intelligence est menacée; après avoir échappé aux Allemands, elle risque d'être avilie ou supprimée par les puissances économiques. L'Etat doit protéger, comme il s'efforce de le faire, les commerçants et les industriels; mais il ne doit pas négliger ceux qui, naturellement plus faibles, vivent par l'esprit. Il nous semble que, dans la bonne harmonie générale d'une nation, l'œuvre d'un poète, d'un savant ou d'un musicien est aussi utile que le travail d'un négociant ou d'un directeur d'usine. Remettons l'intelligence, cette reine, à sa vraie place, au sommet. Pour faciliter cette tâche, les intellectuels ont le devoir de se grouper, par ce moyen ils deviendront une force sociale. Nous ferons, les uns et les autres, chacun dans notre ordre, de l'excellente besogne pour la grandeur et la prospérité nationales. Les étudiants continueront pendant la paix, comme pendant la guerre, à servir la France.

Discours de Me HENRI-ROBERT

Bâtonnier de l'Ordre des Avocats.

Monsieur le Président de la République,
Madame,
Messieurs les Présidents,
Mes chers Amis,

Le 15 mai 1886, Renan, présidant le banquet de l'Association générale des étudiants, prononça un merveilleux discours qui fut, pour vos aînés, un enchantement dont ils se souviennent encore : de la musique et de la beauté parmi des fleurs et des sourires.

Le vieux philosophe, voulant dire le dernier mot d'un homme qui va quitter la vie à ceux qui y entraient à peine, déclara en finissant: « Il n'y a rien de meilleur que le programme de votre âge : travailler beaucoup, s'amuser beaucoup! »

Les temps ont changé et les jeunes gens de 1919 ont d'autres devoirs. Travailler beaucoup, certes oui ! — pour eux et pour leur pays, mais « s'amuser beaucoup » ne sera plus un conseil qu'on osera dès longtemps donner à la jeunesse française.

C'est que vous êtes les étudiants de la guerre, que vous en avez vu et senti toute l'horreur et que vous ne pourrez jamais, quoique vous fassiez, en arracher l'empreinte de vos cœurs et de vos pensées.

Vous avez vu des enfants partir joyeux au premier appel de la Patrie et qui sont tombés pour la défense du sol sacré de notre France; — d'autres reviennent, ayant au front un pli amer gravé par le constant voisinage avec la mort. — Voici à leur retour de captivité, des prisonniers jeunes encore, mais ravagés comme des vieillards.

Vous avez vu l'angoisse de tout un peuple qui, pendant quatre années écouta battre son cœur aux rumeurs de la bataille. — Vous avez vu et vous verrez encore les innombrables orphelins, les femmes en deuil pensives au foyer solitaire et le cortège émouvant des sublimes mutilés, de

ceux qui n'ont été que frôlés par l'aile sombre de l'archange de la mort.

Etudiants de 1919, n'oubliez jamais ! Conservez la flamme sacrée du souvenir !

La gravité qu'on verra sur vos visages ne sera pas un signe de découragement, ni l'indice d'une abdication de vous-mêmes. Vous garderez pieusement le culte de nos morts glorieux, mais votre vie ne peut être une méditation sur des tombeaux, car si vous êtes les étudiants de la guerre, vous êtes aussi, par bonheur, les étudiants de la Victoire!

Vous entrez dans la vie à l'heure inoubliable où, pour fêter le retour des soldats de la grande guerre, vont se dresser à tous les carrefours les arches triomphales. Regardez-les bien lorsqu'ils passeront avec leurs étendards déchirés dont les plis frissonnants ont, pendant quatre ans, enfermé l'âme de tout un peuple, — un peuple passionnément tendu vers un but unique : la guerre; vers un but suprême: la victoire! Emplissez vos yeux de ce spectacle magnifique! Cela non plus, vous n'allez pas l'oublier!

Lorsque demain, sur les champs de bataille pacifiques de l'activité mondiale, vous vous rencontrerez avec nos alliés ou même avec les fils de ceux qui rêvaient autrefois de nous anéantir, ayez une âme et une volonté de vainqueurs.

On peut, sans hésitation, donner ce conseil à des Français et leur crier : « Haut les cœurs ! Le sentiment de votre supériorité ne vous poussera jamais à l'orgueil et à la violence par où se distingua une race qui prétendait asservir le monde à sa domination. Vous n'êtes pas, comme nous l'avons été les fils vaincus d'une France diminuée. »

Les souvenirs de nos défaites imméritées ont pesé sur vos anciens, comme un cercueil de plomb comprimant nos cœurs endoloris. Partout, nos hommes politiques, nos pionniers, nos industriels, nos commerçants, nos savants et nos artistes trouvaient sur leur passage les Boches insolents et victorieux : c'était l'époque angoissante et cruelle où un philosophe désabusé osait dire à Déroulède: «Jeune homme, la France se meurt, ne troublez pas son agonie. » Nos poilus ont fait justice de ce blasphème!

Aujourd'hui tout change! Vous avez su

> détacher les nœuds lourds du joug de plomb du sort.
>
> (Vigny, *les Destinées*.)

Pour être confiants en vous-mêmes vous n'aurez qu'à vous souvenir que vous êtes les cadets de ceux qui com-

battirent sur la Marne, en Champagne, à Ypres, à Verdun et qui partout, d'un bout à l'autre du front, stoïques et intrépides, accomplirent ce miracle de rendre la France plus grande et plus belle dans l'universelle admiration du monde civilisé.

Si vous rencontrez sur votre route des soldats de la grande guerre, aimez-les et respectez-les. Ils ont des droits sur nous et nous avons des devoirs envers eux. Jamais nous ne ferons assez pour leur témoigner notre reconnaissance.

Vous vous rappellerez l'Allemagne vaincue obligée de demander grâce — elle qui voulait dominer le monde! — nos soldats accueillis en libérateurs, avec un élan d'indescriptible enthousiasme, dans notre Alsace et dans notre Lorraine reconquises! — la carte d'Europe refaite au profit des nationalités opprimées, — la France continuant ses incomparables traditions et les trois couleurs partout acclamées comme un symbole de liberté et de justice!

Beaucoup d'entre vous, passés des bancs de l'École ou de la Faculté aux champs de bataille, ont été les acteurs de ce drame gigantesque. A l'appel de la Patrie en danger est montée en vous, des profondeurs de l'âme française, une vague d'héroïsme. Lentement accumulés au cours des siècles les instincts guerriers de notre race, par qui s'accomplissaient jadis « les œuvres de Dieu », ont surgi du fond de vous-mêmes sous le soufflet de la provocation.

Ah! le beau peuple! qui, malgré ses erreurs, ses déchirements intérieurs, ses querelles politiques, se retrouve toujours, uni et unanime, lorsqu'il faut combattre pour un idéal de gloire et de liberté!

Demain, lorsque sur le vaste monde, l'étranger reconnaîtra en vous un Français, vous verrez dans son regard la sympathie et l'admiration. Oui, *même dans les Allemagnes* (pour reprendre une expression du temps de Richelieu, redevenue une réalité) vous pourrez jouir de l'orgueil d'être Français parce que (phénomène peut-être unique dans les Annales du monde) notre victoire est sans remords.

Depuis quatre ans des millions des nôtres ont fait la guerre et ils n'ont pas fait un geste dont il faille rougir; ni villes ouvertes lâchement bombardées à 120 kilomètres, ni cathédrales au splendide manteau déchiré, ni vieillards amenés en esclavage, ni prisonniers torturés, ni vols, ni pillages, ni assassinats.

Non! non! Dans notre victoire il n'y a eu ni l'incendie de Louvain, ni le martyre de Reims, ni le torpillage du *Lusitania*, avec ses innocents jetés pour l'éternité dans la nuit de l'Océan, ni la conception de la « guerre sauvage pour être courte, » abominable formule dont les faibles faisaient tous les frais et qui suffira à couvrir d'une honte éternelle les chefs militaires de l'Allemagne impériale.

Vous êtes l'Avenir! C'est un terrible héritage qui, par la disparition de tant de vos égaux, tombe aujourd'hui entre vos mains. Il faut que vous sachiez le prix de l'inestimable trésor qui vous est confié.

Vous arrivez sur une scène où il va se produire des événements formidables. L'Europe se transforme et le monde entier est en travail. Ne redoutez rien que de n'être pas généreux et sincères. Faites votre tâche sans faiblesse : vos aînés en ont accompli de plus rudes.

La guerre qui s'achève n'a pas seulement accumulé les ruines dans le domaine matériel, mais son souffle puissant, qui a semé la mort et renversé les empires, a encore ébranlé, dans toutes les branches des connaissances et de l'activité humaines, les notions acquises et les vérités acceptées, battues en brèche par la poussée formidable d'événements qui déconcertaient les plus audacieuses des prévisions humaines.

Tout est possible, mais tout est à faire! La Victoire offre à votre activité un vaste domaine en friche, où la terre est fertile, où la moisson sera belle. Mais c'est à vous de labourer la terre et de faire germer la moisson.

Chacun dans votre sphère, vous devez y consacrer toute votre énergie. Ne vous montrez pas hésitants, ni timides. Ne vous laissez pas rebuter par les difficultés et commencez par ne pas douter de vous-mêmes si vous ne voulez pas voir les autres en douter.

L'avenir est à ceux qui agissent, à ceux qui savent oser, à ceux qui ont l'amour du travail et l'ambition légitime de réussir.

Soyez ambitieux! N'en rougissez pas, vous devez l'être pour votre pays, sinon pour vous-mêmes. Napoléon a dit *qu'une grande ambition est le signe d'un grand caractère.*

Vous n'avez pas le droit de vous dérober : la France a besoin de vous pour les réfections de demain.

Ce n'est pas assez de l'avoir sauvée de l'envahisseur. Il faut maintenant panser ses blessures et la faire revivre plus grande et plus prospère.

Méprisez cette fausse philosophie qui se contente de peu,

se satisfait du médiocre et renonce au mieux et qui ne recouvre au fond, dans son apparente sagesse, que de la lâcheté, de la paresse ou de l'impuissance.

N'ayez pas le culte immodéré du moindre effort et de la bonne petite sinécure. Il faut toujours avoir une ambition, savoir tenter un effort vers le mieux, même s'il doit comporter quelque peine et quelque risque.

Vous devez être des hommes de réalisation et prendre, au contact des Anglo-Saxons, ces qualités de décision et d'esprit pratique, cette claire vision des réalités, cette notion précieuse de la valeur du temps, qui sont le génie et font la force de ces peuples.

Ce n'est pas parce que nous sommes des Latins que nous ne pouvons pas avoir le goût de l'éloquence directe, précise, nourrie de vie, substantielle et forte dont Lloyd George admirait en Clemenceau, *le plus grand jeune homme de France!* un des modèles les plus achevés et dont il disait : « Elle est la plus belle éloquence, parce qu'elle *fait avancer les affaires*, tandis que la plus mauvaise est celle qui les retarde. »

Il importe d'acquérir ces qualités nouvelles sans rien perdre de notre puissance de séduction, de notre force de rayonnement, en un mot sans nuire au génie de notre race.

Voyez, par exemple, quel prodigieux effort a dû faire en ce sens un peuple aussi artiste que le nôtre, aussi jaloux de ses libertés, plus éloigné même par ses traditions de cette forme de civilisation et qui, néanmoins par la force de la volonté, a réussi, en quelques années, à prendre rang parmi les premières puissances industrielles du monde, sans rien perdre de l'attrait de son propre génie : je veux dire le Japon.

C'est un fait historique constant qu'après une grande guerre, la nation victorieuse connaît une ère de prospérité incomparable.

Sachons en profiter et ne nous laissons troubler ni par les organisateurs de désordre ni par les fauteurs de troubles.

Excusez ces conseils d'un ancien qui vous aime et vous admire.

Vous allez affronter la vie.

Que ce soit d'un cœur ferme et plein de confiance, du même cœur qui n'a pas faibli dans l'ouragan de la bataille, ni devant la menace de la mort.

Vous êtes la France de demain : celle de la victoire.

C'est pour vous que vos aînés sont tombés en héros sur le sol sacré de la patrie.

Sachez vous montrer dignes d'un si grand sacrifice.

Gardez-en la fierté au fond de votre cœur. C'est sur vous que rejaillit la gloire de nos chers disparus.

Etudiants de Paris! vous êtes les héritiers de ces héros! Soyez-en les continuateurs. De vous il dépend que leur œuvre soit féconde.

Debout les vainqueurs! Marchez la tête haute! Et sachez maintenir, à travers le monde, intacte, éclatante et pure, la gloire ravivée de la France immortelle!

Discours de M. Edmond HARAUCOURT

Monsieur le Président de la République,
Monsieur le Président du Sénat,
Monsieur le Président de la Chambre,

Vous permettrez que j'essaye d'oublier l'intimidation de vos présences, pour me rappeler seulement le quartier où nous sommes, ce « quartier » dont nous fûmes, dans un temps où ceux-ci n'étaient pas nés encore. J'ai quelques mots à dire en confidence aux étudiants qui sont nos successeurs.

Messieurs, vous qui êtes les jeunes, pour qui je pourrais être un oncle, mais de qui je voudrais bien n'être qu'un frère... Pendant que vous vous battiez, les journaux et les revues, qui cependant manquaient de papier plus qu'ils ne manquaient de copie, entreprirent maintes fois de ressusciter le petit jeu des questionnaires, enquêtes philosophiques, littéraires, artistiques : « Quelles seront, selon vous, après la guerre, les tendances de la poésie, du roman, du théâtre, de l'art, des arts majeurs, des arts mineurs? Quel est leur avenir? Qu'en faites-vous? Comment l'aimez-vous? Où le placez-vous? »

J'ai toujours refusé de répondre autre chose que ceci : « — L'avenir? Je le regarde monter, mais il ne me regarde pas. Les jeunes décideront de lui. Ceux qui se sont battus pour le conquérir le façonneront à leur guise. On ne leur en disputera ni la gloire ni le profit. Ce qui fut leur ouvrage doit demeurer leur bien. Ils ont gagné le droit d'en rester les seuls maîtres. Spectateurs nous étions, et spectateurs nous resterons, ou même auditeurs, au besoin, bien que ce soit plus difficile. Qu'ils soient libres et qu'ils ne s'occupent de nous, ni pour nous complaire, ni pour nous combattre. Si notre prudence malavisée essayait de les diriger, nous risquerions de les inciter à nous contredire, et c'est précisément cela que les vieux doivent, par-dessus tout, appréhender des jeunes. »

Entendez-moi bien, mes amis. Il ne s'agit nullement, pour nous, du souci égoïste de laisser ou de ne pas laisser

parmi vous un souvenir aimable, la mémoire de notre labeur ou de notre œuvre, trois kilos de bouquins, le nom périssable d'un homme. La question est bien plus haute. Vous nous effacerez si bon vous semble; il n'importe. Je vais même plus loin : si, demain, vous pensez différemment de moi, je suis avec vous contre moi.

Non pas certes que je me renie! Mais notre rôle s'achève quand le vôtre commence. On vous passe la main. Le seul moyen que j'aie de ne pas être vieux, c'est de vous regarder être jeunes. Je me réincarne en vous. Trente ou quarante ans nous séparent, mais ils ne nous divisent pas. Je ne figurais ici que pour vous y attendre. Nous sommes vous et moi le même homme, puisque nous voici tour à tour à la même place pour y perpétuer la même race, effectuer la même besogne avec le même esprit, toujours pareils alors que nous croyons parfois nous ressembler fort peu, ayant le même point de départ, tendant vers le même but, chargés les uns après les autres de représenter, à des moments distincts, l'évolution d'une pensée qui est unique, malgré la multiplicité des hommes, qui se continue sans arrêt, malgré la disparition des morts. Nos voix successives ne sont que l'expression changeante d'une âme qui reste homogène, en dépit de ses contradictions apparentes, et qui demeure solidaire à travers la série des âges : l'âme française.

La patrie, ce n'est pas seulement une parcelle de terre sur la carte du monde; c'est une lignée d'efforts qui se succèdent, une poussée constante vers des fins dont la vision nous échappe, mais dont les historiens reconnaîtront plus tard la superbe unité.

A cause de cela, le monde que vous allez faire ne sera pas aussi nouveau qu'il vous plairait de croire. Quel que puisse être l'apport qu'il vous devra, il n'en sera pas moins la résultante de ce que nous fûmes avant vous et de ce qu'on a fait avant nous. Les générations présentes sont-elles les fondatrices d'une ère qui va s'ouvrir? Oui. Mais elles restent les légataires des générations disparues. Elles font valoir l'héritage. Vous êtes libres, certes. Mais je vous vois liés aussi, et par les forces mêmes qui constituent votre énergie vitale, votre capacité féconde. Vous ne serez des novateurs qu'en étant des continuateurs.

En dépit de toute apparence momentanée, l'avenir n'est jamais l'adversaire du passé; jamais le passé ne fut l'ennemi de l'avenir. Le passé et l'avenir sont un.

Et j'en arrive ici à la confidence que je voulais vous faire, à la requête que je vous lance. — Gardez-vous, mes amis, de la tentation qu'on a, quand on est jeune, de conspuer ce qui n'est plus. Lorsqu'on veut comprendre où l'on va, il importe d'abord de savoir d'où l'on vient. Le souci valeureux de regarder vers le futur n'exclut point l'attendrissement de se tourner vers le passé. La volonté de marcher en avant ne nous oblige pas à rompre nos attaches avec ce qui nous tient en arrière.

Or, ce qui est derrière nous, je crois le connaître. Moi qui, par profession, vis dans la compagnie de nos siècles défunts, de leurs arts et de leurs pensées, j'ai appris à me délecter de leur charme. La fréquentation assidue des aïeux m'a démontré quel il est, ce charme de France, et de quoi il émane, ce qui le constitue et le caractérise. Nous lui sommes redevables de nos plus purs chefs-d'œuvre, redevables aussi de la place qu'on nous décerne dans l'histoire de l'esprit humain. En vous rappelant ce qu'il est, du même coup je vous dirai ce qui est en vous-mêmes, et si je ne me trompe, c'est simplement ceci : le sens de la mesure.

Car c'est une chose bien curieuse : individuellement il semble presque toujours que nous ne l'avons guère, ce sens-là. Puis, au total, quand on considère l'ensemble des œuvres et des âges, on s'aperçoit que pas un peuple au monde n'en eut autant que nous. Nous ne manquons pas volontiers l'occasion de commettre une folie; mais nous ne manquons jamais la possibilité de tout remettre au point... Peut-être que cette vertu-là s'appelle tout bonnement le Tact? Une faculté innée, et qui opère autour de nous par le moyen d'antennes invisibles, d'antennes spirituelles, dont la sensibilité nous dénonce la distance réelle des choses et leurs proportions normales, le rapport qu'elles ont entre elles, ce qu'il faudrait et ce qu'il ne faut pas, ce qu'on voudrait et ce qu'on peut... Organe précieux entre tous, pour s'aventurer dans l'inconnu! Puisque vous le possédez, je vous en recommande l'usage. Et remarquez un peu quelle chance est la vôtre. Vous entrez dans la vie à une heure de crise où cette vertu ancestrale sera plus nécessaire qu'elle ne fut en aucune autre époque.

En politique comme en art, dans les affaires qui vous attendent, aussi bien que dans les poèmes qui vous guettent, dans les champs de l'action et dans le domaine des idées, ce sens de la mesure sera votre arme essentielle. Il vous révélera l'importance vitale qu'il y a (pour les peuples encore plus que pour les individus), à savoir et à vouloir mettre chaque chose à sa place, chaque geste en son moment.

Votre tâche sera délicate et lourde, mais elle est magnifique. Etre jeune, en tout temps, ce fut une joie; aujourd'hui, ce n'est peut-être qu'un honneur.

Vous aurez à parfaire, non seulement votre propre besogne, mais celle de vos frères qui sont tombés dans la bataille. Eux aussi vous ont fait un legs, celui de leur exemple. Nos morts chéris vous ont liés les uns aux autres, comme ils s'étaient liés dans la tranchée du sacrifice. Leur religion commune vous lègue une devise, et vous vivrez comme ils sont morts, ensemble! Leur façon de savoir mourir vous enseigne le savoir vivre : ensemble, ensemble, et d'un cœur unanime, avec un but commun, le salut de la grande famille que nous sommes!

Discours de M. Lucien POINCARÉ

Vice-Recteur de l'Académie de Paris.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE,
MESSIEURS LES PRÉSIDENTS,
MESSIEURS,

Bientôt un jour de gloire viendra où l'Université de Paris recevra solennellement ses étudiants rentrant après la terrible lutte au foyer familial; un autre jour, un jour de grave piété, viendra où l'Université élèvera, dans cette Sorbonne, un monument en l'honneur de ceux qui sont tombés sur les champs de bataille. En attendant, l'Association générale a voulu fêter aujourd'hui l'étudiant vainqueur. Nous avons fait confiance à cette Association; nous lui avons donné bien volontiers l'hospitalité dans cette maison qui d'ailleurs est celle des étudiants et nous devons nous en féliciter car elle a su préparer une manifestation grandiose et digne de ceux qu'on voulait célébrer.

L'Association des Etudiants a eu la très heureuse idée de s'adresser à M. Paul Deschanel pour présider cette réunion : elle se souvenait que le président de la Chambre des députés a, durant la guerre, prononcé, ici même, de magnifiques paroles de réconfort, qui ont été des actes et qui ont contribué à sauvegarder la fermeté publique.

A ces paroles, M. le Président Deschanel a aujourd'hui ajouté une virile leçon de civisme : il ne pouvait mieux s'adresser qu'aux étudiants qui seront demain les hommes sur lesquels le destin de la France reposera.

Oui, monsieur le Président, ce que vous avez dit, je m'en porte garant, ne sera pas oublié de la jeunesse française qui a compris la sagesse et la noblesse de vos conseils. Vous lui avez dit tout d'abord qu'il fallait que, dans la paix, subsistât cette union qui a régné pendant la guerre : et vous avez, m'a-t-il semblé, exprimé quelques craintes à ce sujet; permettez-moi de vous rassurer. Les étudiants français aiment et comprennent la démocratie, les étudiants français ne veulent pas se séparer du peuple. Le jour n'est plus où les élèves de nos Facultés sortaient de je ne sais quelle caste

privilégiée; ils sont la jeune image de la France entière pour la prospérité de laquelle ils veulent travailler fraternellement avec les artisans; aussi bien, ils ont montré dans la tranchée quels sentiments les animaient, ils n'oublieront jamais ce qu'ils ont appris là-bas.

Permettez-moi aussi de répondre à une parole que vous m'avez adressée personnellement dans votre splendide discours.

Vous avez exprimé avec une très grande discrétion le regret que peut-être, avant la guerre, l'Université n'a pas toujours donné à la jeunesse française l'enseignement national qui lui convenait : je répondrai très franchement que l'Université n'a pas de *mea culpa* à faire. Elle a élevé les générations qui viennent de se battre, les générations qui viennent de vaincre, les générations qui viennent de mourir. Elle en est fière et elle estime qu'elle a rempli tout son devoir.

Ce n'est pas à dire que nous ne comprenions la justesse de votre avis. Nous savons que des besoins nouveaux sont nés; nous sentons que la France que nous avons toujours aimée, nous devons demain l'aimer encore davantage. Et je vous promets que, du haut en bas, dans l'Université, depuis la plus modeste école primaire jusqu'à la chaire de Faculté, jusqu'à la Sorbonne, l'enseignement revêtira toujours un caractère profondément national : c'est un devoir dont nous sentons toute l'importance, que nous voulons accomplir, que nous accomplirons.

Permettez-moi aussi, au nom de l'Université, de remercier les orateurs qui ont bien voulu prendre la parole après vous dans cette belle fête.

C'est tout d'abord le noble poète, M. Edmond Haraucourt. Sa place était marquée ici; parce que la poésie est la compagne naturelle de la jeunesse et aussi parce que, comme il le rappelait, il est notre voisin, notre cher voisin. Il dirige ce musée de Cluny qui est la joie de nos yeux quand nous sortons de nos bâtiments un peu austères, et, matériellement et symboliquement, il n'est séparé de nous que par un petit jardin, par de la verdure et des fleurs.

Je remercie aussi M. le bâtonnier Henri-Robert qui, une fois de plus, a démontré qu'il était désigné pour parler ici, parce qu'il est lui aussi un professeur, un maître dans l'art de bien dire : il a donné à nos jeunes étudiants un magnifique exemple.

Et cependant, je dirais presque qu'ils n'avaient plus

besoin d'un tel exemple. Vous avez entendu le président de l'Association des étudiants : il n'a plus à suivre des leçons pour atteindre l'éloquence.

Vous m'avez aussi interpellé, mon cher M. Duramé ; M. le président Deschanel avait peut-être plus qu'aucun le droit de le faire, quoiqu'il n'aime pas toujours beaucoup les interpellations. Mais comme lui vous m'avez interpellé directement, en nous demandant, à M. le Ministre et à moi, de veiller à ce que l'intellectualité française ne soit pas diminuée, en réclamant les mesures nécessaires pour que les étudiants puissent rapidement achever leurs études.

Je ne me permettrai pas de parler au nom de M. Ministre de l'Instruction publique ni d'anticiper sur ce qu'il a seul qualité pour dire en réponse à votre question; mais il me sera bien permis de rappeler que M. le ministre a déjà pris des mesures extrêmement bienveillantes, qu'il en étudie d'autres : ajouterai-je qu'il poursuit cette étude en pleine connaissance du sujet, et aussi d'un cœur tout paternel ?

Je ne voudrais pas allonger cette période de discours. Cependant, il est quelque chose qui rentre dans mes fonctions et à quoi je dois songer. Il serait extraordinaire que le recteur ne restât pas un peu pédagogue et ne parlât pas de devoirs.

Mais, pour une fois, ce n'est pas des devoirs des étudiants, c'est des devoirs des professeurs que je voudrais vous entretenir.

Oui, le retour des étudiants vainqueurs impose à l'Université les plus grands devoirs. Il est de toute évidence que l'étudiant vainqueur doit la déférence à ses professeurs, mais les maîtres lui doivent, à lui, le respect. Oui, nous respectons les étudiants qui ont remporté la victoire, qui nous ont conquis le droit de continuer à travailler pour le bien du pays : et administrateurs, professeurs, feront tous leurs efforts pour rendre notre enseignement plus conforme aux besoins de ces jeunes gens héroïques qui vont se rasseoir sur les bancs de l'Université et dont plusieurs reviennent avec des décorations glorieuses, avec des mutilations plus glorieuses encore.

Ceux-là, comment les traiterions-nous en enfants? Comment ne leur ferions-nous pas confiance? Comment ne chercherions-nous pas à les préparer le plus vite possible à la vie active, et à servir encore dans la paix la France qui a tant besoin d'eux?

Le problème est compliqué, car, je le dis hautement, nous

ne voulons pas abaisser le niveau des études; vous-mêmes, jeunes gens, vous ne voudriez pas de diplômes au rabais, de diplômes de deuxième zone. Vous voulez la même science que vos camarades, que vos aînés, mais vous voulez l'acquérir plus rapidement; vous voulez qu'on débarrasse l'enseignement des choses les moins utiles, qu'on aille rapidement au nécessaire, à l'obligatoire. Cela, je vous promets qu'on le fera ici : tous vos maîtres, par ma voix, vous en donnent la ferme assurance.

Je m'engageais, il y a un instant, à ne parler que des devoirs des professeurs : laissez-moi cependant ajouter un mot pour parler au moins d'un devoir des étudiants; ce devoir, c'est M. le bâtonnier qui m'y a fait songer.

Il vous disait que l'étudiant d'après la guerre ne serait plus l'étudiant gai d'avant la guerre... J'ai quelque audace à oser contredire un orateur aussi éminent, mais très franchement, je vous supplie, jeunes gens, de ne pas suivre ce conseil.

Nous autres, Me Robert ou moi, nous sommes à un âge où, évidemment, la gaieté ne nous reviendra pas : nous avons eu trop d'anxiétés, nous avons passé par des périodes trop terribles et nous n'avons plus la souplesse nécessaire pour nous redresser complètement; mais vous jeunes gens, j'estime qu'il est de votre devoir de rénover dans ce pays, d'y ramener la vieille gaieté française. Il le faut. Vous n'oublierez pas pour cela ceux qui sont morts; vous leur conserverez le plus respectueux, le plus pieux souvenir, mais il convient que la guerre n'opprime pas votre vie; il convient que vous redeveniez jeunes : c'est une condition essentielle de la prospérité de la France.

Et alors, jeunes gens, si vous rétablissez les vieilles traditions françaises, si, en même temps, vous marchez hardiment vers le progrès, vous aurez obéi au vœu de vos camarades tombés dans la gloire; et plus tard, beaucoup plus tard, lorsque vous irez les rejoindre, vous pourrez dire : « Nous aussi, dans la paix, nous avons été dignes de ce que vous avez été dans la guerre. »

Discours de M. LAFFERRE

Ministre de l'Instruction publique.

Monsieur le Pésident de la République,
Messieurs les Présidents,
Mesdames,
Messieurs,

Les devoirs de ma fonction m'obligent à ajouter une courte allocution aux magnifiques discours que vous venez d'applaudir. Vous savez que j'ai pris l'habitude de venir dans cette maison de Sorbonne, habitude fort agréable, mais un peu périlleuse aussi, car souvent, devant le même auditoire, et malgré la variété des sujets, il est assez difficile à un orateur qui se perpétue à cette tribune de dire des choses nouvelles.

Quoi qu'il en soit, je suis venu, au nom du Gouvernement, saluer les étudiants de la victoire et leur dire combien je suis fier d'associer le Gouvernement à cette belle et émouvante manifestation.

Les Etudiants de la victoire... C'est bien là le mot qui convenait, la véritable dénomination de tous ceux qui viennent de venger leurs aînés, de venger la France.

Les hommes de ma génération étaient trop jeunes pour prendre part à l'autre guerre; ils ont été trop vieux pour participer à celle-ci : ils ont du moins la fierté de penser que, comme on l'a dit si éloquemment, ils ont travaillé à préparer les générations qui devaient voir luire le jour de la victoire.

Il est quelquefois facile de railler ses aînés, de les critiquer, d'accuser leur insuffisance; cependant — j'ai le droit de le dire — c'est l'Université, ce sont nos maîtres, à tous les degrés, qui ont préparé les soldats de la Grande Guerre. Ce sont tous les Français, c'est vous, mes chers amis, chers étudiants, qui, avec les paysans et les ouvriers, avez formé les bataillons sacrés devant lesquels a reculé l'envahisseur. Que dis-je? Non seulement vous avez versé votre sang avec vos frères, vous vous êtes confondus avec tous les fils de la démocratie, mais vous les avez encadrés, vous avez fourni

les officiers qui, au nom de la méthode, au nom de l'esprit d'organisation acquis dans vos écoles, ont conduit au combat et à la victoire les fils de nos paysans et de nos ouvriers.

La fraternité de la tranchée a été la gloire de ce beau pays, la condition même de la victoire. Et vous avez vengé la Patrie, soyez-en félicités, soyez-en remerciés.

Et puis, mes chers amis — laissez-moi répéter ce mot — ce faisant, vous avez vengé la science dont vous êtes les représentants.

Vous souvenez-vous de ce fameux manifeste des quatre-vingt-treize intellectuels allemands qui, en pleine guerre, est venu, comme un coup de foudre, démasquer, à contre-sens de l'humanité, le vieil esprit de la Germanie? Vous souvenez-vous de ce manifeste qui ravalait la science au-dessous de la force, qui mettait la science et la beauté au service des ambitions les moins légitimes et de la cupidité du Germain qui se croyait vainqueur? Et vous souvenez-vous aussi du silence qui l'a accueilli dans notre pays, seule réponse que les Français pussent y faire ?

Mais il était pourtant une autre réponse à lui adresser et qu'il méritait : celle-là, vous l'avez faite avec la pointe de vos épées, avec la pointe de vos baïonnettes. Vaillamment vous avez réduit à néant cette tentative de l'esprit d'outre-Rhin pour asservir la science, la littérature, la beauté à l'ambition germanique.

Soyez-en remerciés. Jamais l'on n'oubliera que la victoire que vous avez remportée fut la victoire du droit, de la liberté, de l'idéal. Tous, étudiants, ouvriers, paysans, vous avez combattu pour un même idéal, animés d'un même sentiment. Votre victoire, je le répète, après les éloquents orateurs qui m'ont précédé, elle est vierge de tout esprit de domination, elle est pure de tout mobile intéressé; magnifique dans ses résultats, elle est aussi splendide dans ses intentions.

Durant toute cette guerre, il n'a pas été commis un seul acte de violence; pas une fois on ne relève un oubli du droit des gens, du droit des peuples; c'est de cela surtout que le ministre de l'Instruction publique, gardien de la science, de l'enseignement, tient à vous remercier. Vous avez uni dans la victoire et la France, et la liberté, et la science, et le droit, et la justice.

Par l'union scellée dans la tranchée, vous avez réalisé vraiment l'unité de la France, cette unité dont on parle tant, qui n'est pas une vaine formule administrative ou

politique, mais qui ne peut être fondée que sur l'union des cœurs, sur le rapprochement des classes, sur la solidarité des âmes, sur l'idéal commun pour lequel vous avez combattu, idéal sacré que nous voulons conserver intact après la guerre.

Mais à peine la guerre est-elle sur le point de se terminer que s'offre déjà à vous une autre tâche pour laquelle je vous demande de ne pas rompre l'union sacrée entre toutes les classes des citoyens; la fraternité des tranchées doit continuer à régner pour l'œuvre de paix.

Demain, la France s'orientera vers son avenir : elle ne réussira à jouer, dans le monde, le rôle qui lui est dévolu par la victoire qu'à la condition d'unir dans la même action, de coordonner pour les mêmes résultats la science pure dont vous êtes les dépositaires et les représentants, et l'activité industrielle, l'activité ouvrière au service de laquelle la science, à chaque instant, doit se mettre pour la guider dans la voie du progrès. Je suis de ceux qui pensent que, désormais, il faut éviter de retomber dans une erreur que nous avons connue, qu'il ne faut pas séparer la science pure de la science appliquée.

Si donc l'on veut que l'une et l'autre restent unies, il est nécessaire que tous, dans toutes les classes, étudiants, ouvriers, paysans, aient le sentiment d'accomplir la même œuvre et de lutter pour le même idéal. Et pour mener à bien cette grande œuvre, mes chers amis, permettez-moi de compter sur vous.

M. le Recteur de l'Académie de Paris vous disait avec quel soin — et d'ailleurs avec sa collaboration précieuse — nous avons déjà pris un certain nombre de mesures à l'effet de ne pas abaisser le niveau de l'enseignement tout en rendant plus rapide l'acquisition des connaissances fondamentales sans lesquelles notre œuvre universitaire comme notre œuvre nationale seraient vaines ; mais ces mesures que nous compléterons par d'autres, il dépendra de vous de les rendre efficaces en montrant dans la paix les mêmes qualités d'énergie, le même esprit d'improvisation, dont vous avez fait preuve durant la guerre. Celui qui a momentanément l'honneur de diriger l'Université tâchera de vous y aider; pour le bien de la Patrie et de la République, il s'efforcera d'aller jusqu'au bout de la mission délicate qui lui incombe à cette heure.

TABLE DES MATIÈRES

Paris. — Imp. Paul Dupont (Cl.). — 31.3.19.

END OF
TITLE